

## Hommage à H. P. au temps du brouillard

Justine Falardeau

C'EST L'ÉTÉ où mon père et ma mère décident de se tourner le dos. Mes grands-parents stationnent leur vieille Volkswagen grise dans l'entrée, rangent avec délicatesse ma petite valise dans le coffre et m'emmènent en roulant jusqu'aux confins du monde habité. Ils m'emmènent au bout de la route, loin des éclats de la vie qui, sans crier gare, se fracasse entre les mains.

C'est une maison jaune tout près des dunes et de la mer sombre et froide au point d'engourdir les jambes, même à la fin du mois d'août. La maison est beaucoup trop grande pour trois personnes, elle est difficile à réchauffer, fissurée, pleine de courants d'air. Pour me tenir au chaud, ma grand-mère me prête un foulard en laine et un chapeau qui me donnent l'air d'une étrange vieille, surtout quand je bois une petite tasse de thé noir avec du lait et du sucre. J'ai encore la naïveté de croire que mes grands-parents ont eu l'idée de partir comme cela, des vacances de dernière minute, l'idée éclore comme une fleur au milieu de la pelouse. Que tout arrive au bon moment pour moi, prise au milieu d'un drame minuscule.

On me laisse choisir ma chambre. Je fais le tour de la maison trois fois, incertaine, pèse les pour et les contre avec une intensité excessive, préfère finalement la pièce avec un toit en pente et une petite commode bleue sur laquelle trône la réplique d'un bateau à voile. Ma grand-mère dit que c'est la chambre qu'elle aurait aimé avoir autrefois, dans la maison de campagne, quand elle et ses frères et sœurs dormaient